

CHRONIQUE

Soutenances de thèse

Cyril BELMONTE, *Des plus apparents aux notables. Recherches sur les classes dirigeantes de l'arrière-pays marseillais (fin de l'Ancien régime - fin du Premier Empire)*, deux volumes, sous la direction de Christine Peyrard, Aix-Marseille I, Université de Provence, 2007.

Thèse soutenue le 5 décembre 2007 à la MMSH d'Aix-en-Provence sous la présidence de Michel Vovelle, et avec la participation de Serge Bianchi, Malcolm Crook, Martine Lapied, Christine Peyrard et Donald Sutherland.

Dans sa présentation introductive à son travail devant un jury présidé par Michel Vovelle et composé d'historiens anglo-saxons et français, Cyril Belmonte commence par retracer le trajet qui le mène, de son mémoire de maîtrise à l'achèvement de sa thèse, à s'intéresser au cas d'Aubagne pendant la Révolution française, puis plus largement à l'arrière-pays marseillais, soit 15 communes dont les quatre agglomérations les plus importantes sont Aubagne, La Ciotat, Auriol et Cassis. Soucieux de cerner le profil social des classes dirigeantes, il a souhaité le faire en relation étroite avec les phénomènes de mobilisation collective et les situations de crise. Il s'agit donc de « faire penser » l'événement révolutionnaire à travers les parcours sociopolitiques de ses principaux acteurs.

Cyril Belmonte souligne ensuite que ses sources sont essentiellement locales, ce qui facilite le suivi individuel des acteurs, mais n'empêche pas, bien au contraire, de reconstituer la dynamique locale et régionale, voir son articulation au national. Il insiste aussi sur le fait que de telles sources lui permettent de déployer une lecture sociale des affrontements locaux, à l'aide d'un nombre important de données quantitatives (voir en effet les 64 tableaux et les 11 graphiques), et de dégager également une typologie des attitudes de chaque commune concernée, de la position plutôt modérée dans le cas de Cassis à une atmosphère de quasi-guerre civile comme à Aubagne. Il précise également l'apport de l'étude du fait électoral dans la mise en évidence des forces sociales assumant les responsabilités locales.

En fin de compte, il en vient à insister sur le fait que cette convergence de données sociologiques, et leur articulation à la géopolitique des luttes, rend visible un renouvellement, et une démocratisation du personnel dirigeant – dont il trace, dans une partie prosopographique finale, les portraits les plus divers – de 1792 à l'an II.

Tout un ensemble entremêlé de lettrés et de peu-lettrés assurent les charges locales et occupent ainsi l'espace de la prise de parole et de la mise en acte de la loi. C'est sans doute là, conclut-il, que se manifeste le mieux la politisation des masses, si spécifique de l'exception révolutionnaire française dont on retrouve encore l'héritage dans le mouvement social actuel.

Christine Peyrard, sa directrice de thèse, précise d'emblée qu'il s'agit là d'un travail exemplaire dans le champ de l'étude des origines de la démocratie française, tout en témoignant de l'ampleur du travail en histoire sociale effectué par Cyril Belmonte au fil des années de thèse. Elle souligne aussi l'intérêt d'un travail clair et rigoureux – tous les membres du jury lui accorderont cette rigueur – qui met en évidence l'actualité démocratique de la Révolution française, dans un contexte présent où l'apport de la tradition révolutionnaire est sans cesse remis en cause. Elle précise trois axes de ce travail, l'apport des sources, la diversité des méthodes, et l'ampleur de résultats, qui lui confère un statut d'excellence dans le champ de l'histoire sociale.

Comme nous allons le voir, chaque membre du jury intervient sur l'un ou l'autre de ces trois points, si ce n'est les trois, pour en souligner l'originalité. Nous allons donc suivre ce triple fil conducteur d'une intervention à l'autre de nos collègues.

En matière de sources, Martine Lapied insiste sur l'importance des dépouillements, en particulier dans les sources manuscrites, et note également l'apport des journaux, même si l'enquête sociale repose essentiellement sur les sources administratives, ce qui permet, comme le précise Christine Peyrard, de mener une analyse particulièrement fine des instances du pouvoir local, et les Municipalités en premier lieu. Michel Vovelle ajoute également que la diversité de ses sources permet d'atteindre une modélisation particulièrement réussie, sur une base quantitative, du monde des notables de l'arrière-pays marseillais, tout en ouvrant la discussion sur les nombreux tableaux et graphiques proposés. Ces données quantitatives, qui auraient pu être relayées par des cartes, posent le problème de l'ampleur de la présence bourgeoise parmi ces notables, peut-être plus importante que ne le souligne Cyril Belmonte, plutôt soucieux de valoriser les moments, en particulier l'an II, où le bloc des lettrés et des peu-lettrés, des bourgeois et des travailleurs prend fortement consistance.

C'est là où la diversité des méthodes s'avère de la plus grande importance pour appréhender la dimension sociale des conflits en quotidien, comme le souligne Christine Peyrard. Diversité certes, par l'usage de l'approche tant qualitative que quantitative, mais avec une certaine prudence dans la terminologie étudiée, en particulier lorsqu'il s'agit de classer les catégories socio-professionnelles, classement qui fait l'objet d'un fructueux débat entre Cyril Belmonte et les membres du jury. Prudence aussi lorsqu'il s'agit de cerner plus d'un millier d'acteurs (1254 au total), et un nombre plus important de citoyens, à travers une série de tableaux statistiques dont la répétitivité même, précise Serge Bianchi, introduit une diversité telle de variables que le fait quantitatif ne prend vraiment signification qu'en comparaison avec les nombreuses études de cas proposées à la fin de la thèse.

Malcolm Crook insiste également sur la fécondité de la méthode choisie, et tout particulièrement en un point central de la thèse, les comportements électoraux dans la mesure où ils donnent une visibilité particulière à la dimension démocratique des luttes locales, au titre d'une expérience citoyenne vécue et inédite, source d'apprentissage de la citoyenneté. À partir d'un corpus de 250 élections, c'est tout un

univers de compétitions et d'incidents, source aussi de conflits, qui génère de la vie politique démocratique, précise aussi Serge Bianchi, ce qui permet de mettre à distance la caractérisation trop commune d'une oligarchie omnipotente qui confisque déjà les postes, tout en préparant sa victoire définitive pendant l'Empire. Reste, comme le précise Donald Sutherland, que la possession de la terre et le maniement du crédit demeurent largement dans les mains des riches, certes eux-mêmes pris dans l'univers stigmatisé des désignants négatifs.

C'est là où se pose un problème difficile à résoudre, et sur lequel Cyril Belmonte ne cesse d'attirer l'attention du chercheur dans le déroulement de sa thèse, la question des désignations sociopolitiques – objet de l'attention de l'historien du discours – et de la manière dont l'historien doit en user, par exemple les désignants de « fédéralistes », de « contre-révolutionnaires », de « royalistes », voire de « riches », pour désigner les adversaires des jacobins. Faut-il les écarter en les réduisant à une fonction rhétorique, argumentative, mise en valeur par les analyses linguistiques ou faut-il les situer plus avant dans le champ de l'étude des catégories politiques, par exemple pour les contre-révolutionnaires ? Un tel questionnement récurrent dans la thèse suscite au niveau des résultats un traitement fort différent de l'analyse socio-politique. C'est ainsi que la partie de la thèse sur la géopolitique de l'arrière-pays marseillais fait d'emblée débat.

*

À l'unanimité, les membres du jury ont souligné l'originalité, voire l'excellence, de l'approche sociale proposée par Cyril Belmonte des groupes dirigeants jusque dans les données les plus précises, en particulier pour Aubagne. Malcolm Crook y voit une manière originale, au niveau d'une étude micro-régionale, de renouveler l'histoire sociale classique. C'est tout un panorama social, à géométrie variable, souligne Serge Bianchi, que Cyril Belmonte dresse sous nos yeux, approfondissant ainsi notre connaissance de la République au village. Cependant la réussite même de cette approche sociale nourrit elle-même le débat sur sa portée politique : en quoi une telle sélection d'un échantillon de communes peut-elle déboucher sur une typologie éclairante de parcours communautaires et de destins collectifs ? Quel est son apport au classement des engagements locaux dans les principales catégorisations politiques ?

Apportant sa contribution propre au débat, Malcolm Crook souligne aussi la capacité d'un tel travail micro-régional à résoudre une question toujours posée lorsqu'un historien aborde le Midi révolutionnaire, comme l'a souligné Colin Lucas : pourquoi une telle violence ? Avec Cyril Belmonte, mais dans l'espace toulonnais dont il est le spécialiste, Malcolm Crook partage une analyse qui confère une forte part de responsabilité d'une telle violence à l'attitude face au mouvement populaire d'une oligarchie peu prompte à partager le pouvoir, même temporairement.

Donald Sutherland, tout en rendant hommage à l'ampleur du travail de Cyril Belmonte sur les sources, développe un autre point de vue sur la pertinence de la modernité révolutionnaire en interrogeant d'abord en amont qu'est-ce qui est féodal, puis en aval pourquoi la violence fait échouer selon lui l'acculturation démocratique mise en œuvre par les Jacobins. À partir de ses travaux sur Aubagne en cours de publication, il montre, dans le second cas, que – de la suspension électorale à la nomination autoritaire de la Municipalité – les Jacobins ont recours à une certaine forme de violence légale qui avive les luttes entre les factions, faute d'introduire un méca-

nisme neutre, je dirai libéral (expression certes anachronique à l'époque de la Révolution française), de formation du consensus. À ce titre, il est difficile de parler d'un apprentissage continu de pratiques démocratiques, même dans le processus électoral, pourtant garant, comme le souligne Malcolm Crook, de la vitalité d'un espace public démocratique.

Le débat se précise alors autour de la pertinence de la notion de « bloc jacobin », repris de la caractérisation d'un « bloc historique » progressiste dans la Révolution française par Gramsci, dont Michel Vovelle souligne la pertinence. Répondant sur les points précis abordés par Donald Sutherland, Cyril Belmonte ajoute que son abord dynamique de la réalité des groupes sociaux, et des dirigeants qui en émanent sur une grande échelle de diversité, admet ce que j'appelle « le principe de révolution permanente » comme principe démocratique en montrant la capacité des notables jacobins à représenter tant les groupes moyens (artisans et professions libérales) que les plus démunis, dans les circonstances les plus révolutionnaires, en particulier en l'an II. Vouloir s'en tenir aux luttes des factions et mettre uniquement l'accent sur la violence destructrice de toute forme de gouvernement « neutre » risque ainsi de faire écran à la compréhension de l'originalité de l'alliance de classes qui se met en place autour des Jacobins. Un débat donc qui outrepassé selon moi le simple fait de caractériser la Révolution française comme une simple révolution bourgeoise et confère donc au travail de Cyril Belmonte un intérêt supplémentaire.

Le débat porte aussi sur le degré d'ouverture politique de l'élite locale, de son caractère non exclusivement oligarchique. Certes, à prendre le problème en l'élargissant à une partie du XIX^e siècle, la question de l'apprentissage de la démocratie prend tout le sens que lui donne ultérieurement le libéralisme. Mais il n'en reste pas moins que l'expérience jacobine demeure incontournable dans la quête des origines de la démocratie lorsque l'on saisit, comme le fait Cyril Belmonte, le personnel politique communal au quotidien, ne serait-ce que dans son apport décisif à l'apprentissage de la loi.

Une part importante des interventions et des débats a donc porté sur la partie de la thèse consacrée à la géopolitique, plus particulièrement dans les chapitres 4 et 5 sur le contrôle du pouvoir local et l'événementiel politique proprement dit déployé sur un axe chronologique. Martine Lapied se demande s'il ne convient pas d'aller plus loin dans les conclusions et les analyses jusqu'à l'affirmation d'options politiques diversifiées, par contraste avec la tonalité plutôt homogénéisante de l'analyse sociale. Il est vrai qu'il est particulièrement difficile, à ce stade, de décrire la relation complexe entre un lexique politique en constant renouvellement, une forme évolutive de domination idéologique et la diversité des options politiques. Il existe alors un risque de substituer des analyses pointillistes à une caractérisation précise des options politiques dans le jeu complexe des majorités et des minorités politiques. Ainsi, Donald Sutherland se demande, dans le cas de l'affaire de la fête des oliviers à Aubagne en février 1792, si l'on peut se focaliser uniquement sur les choix stratégiques des Jacobins (dans le cas présent, l'interdiction d'une fête traditionnelle dans le contexte des luttes électorales), alors qu'il convient de les évaluer en relation avec la stratégie des anti-Jacobins pour savoir précisément qui, de la minorité ou de la majorité, joue le jeu d'une démocratie « neutre ».

Cyril Belmonte répond à cette série de remarques en nous ramenant une nouvelle fois sur le terrain de la dynamique politique engendrée par un ancrage social spécifique, au titre d'un portrait de groupe des dirigeants politiques particulièrement

bien maîtrisé, et avec sa fluctuation propre. Dans son travail, on peut en effet avant tout mesurer le degré de fluidité du groupe dirigeant par rapport au processus de démocratisation. Si, au début de la Révolution française, riches et gros propriétaires occupent sans surprise les principales places, la dynamique démocratique donne progressivement, du moins jusqu'en l'an II, sa place aux journaliers, travailleurs agricoles et ouvriers, confortant donc l'idée d'un « bloc historique » exprimant une forme d'hégémonie jacobine. Il s'agit donc bien encore une fois de « faire penser » l'événement révolutionnaire à la confluence du social et du politique, là où les acteurs du politique font et défont du lien social.

Plusieurs membres du jury notent alors, et tout particulièrement Michel Vovelle, qu'il aurait été intéressant d'introduire un chapitre sur les relations entre Marseille et son arrière-pays centré sur la mobilité des acteurs d'un lieu à l'autre : Aubagne n'est-elle pas la première commune visitée par les « missionnaires patriotes » de la société populaire de Marseille ? Cuges, qui refusa le fédéralisme, ne servait-elle pas de lieu de fuite pour les Jacobins marseillais pourchassés pendant le printemps 1793 ? Etc.

À chaque question posée, à chaque débat ouvert, Cyril Belmonte a répondu avec pertinence, montrant ainsi que le renouveau actuel de l'histoire sociale importe centralement à la compréhension de l'événement révolutionnaire, y compris dans une période où les crises sont fortement surdéterminées par la culture politique.

La soutenance de thèse s'est terminée avec l'obtention par Cyril Belmonte de la mention très honorable avec les félicitations du Président Michel Vovelle et d'un jury unanime, ainsi que sous les applaudissements des nombreux auditeurs présents.

Jacques GUILHAUMOU

*
* *

Gilles CANDELA - *L'armée d'Italie (1792-1797). Des missionnaires armés à la naissance de la guerre napoléonienne.*

Le jeudi 6 décembre 2007, matin, s'est déroulée, à la MMSH de l'Université de Provence, la soutenance de thèse de M. Gilles Candela, devant les professeurs J.-P. Bertaud, président, C. Peyrard, M. Vovelle rapporteur, F. Pomponi rapporteur, A.-M. Rao.

Gilles Candela commence la présentation de sa thèse. L'objet de son travail est l'étude de l'armée d'Italie de 1792 à 1797. G. Candela place ses recherches dans le cadre du renouveau actuel de l'histoire militaire. Il s'insère dans le prolongement des travaux qui, depuis le XIX^e siècle, ont défriché la question, et ont été autant de jalons dans sa réflexion d'historien. Sa perspective est de privilégier l'histoire militaire plutôt que politique ou diplomatique. Étudier une armée en campagne comme l'armée d'Italie permettait de comprendre les difficultés concrètes auxquelles se heurtaient les combattants et les responsables civils. G. Candela affirme que le cliché qui voit dans la guerre une période où le temps se décompose en 90 % d'ennui et 10 % de combat n'est pas loin de la réalité vécue par les soldats, au moins jusqu'au mois d'avril 1796.

Les questions de ravitaillement, d'évacuation des malades, des blessés, se posent constamment alors que les batailles sont des faits relativement rares dans un pays qui présentait des obstacles naturels importants aux moyens de transport. Pour la logistique, comme pour les choix stratégiques, G. Candela rappelle le rôle déterminant des responsables politiques, en l'occurrence les représentants en mission. L'action de ces derniers permet d'évoquer l'aspect « messianique » de cette armée. Il convient d'analyser le prosélytisme de soldats « missionnaires armés » de la Révolution. Apparaît aussi une nouvelle discipline fondée sur la recherche d'une plus grande autonomie du soldat citoyen dans une démocratie en guerre. Le rôle du renseignement a pris une place fondamentale, pour aboutir à une véritable guerre de propagande. Mais très vite, les contradictions entre les discours émancipateurs et les réalités de la guerre, ses objectifs éclatèrent, notamment après Thermidor. Dans le même temps, avec l'élimination des représentants du peuple en mission, les généraux s'affirmèrent comme décideurs stratégiques.

L'armée d'Italie est un laboratoire de la guerre moderne, notamment napoléonienne. Cette armée a été, en effet, un lieu d'expérimentation tactique et stratégique original. Les combattants, dans le cadre d'une guerre de position dans les Alpes, au contact de leurs ennemis, ont développé des formes de combats particulières. Ils sont formés des « groupes primaires » passés maîtres dans l'art de la « petite guerre ». À la faveur de la campagne d'Italie, Bonaparte sut mobiliser ces forces nouvelles, mais les moyens limités dont disposait l'armée finirent par peser sur les opérations. Les succès militaires furent d'abord indéniables, mais les troupes devinrent progressivement tributaires des lignes de communications. La guerre de mouvement atteint ses limites et l'armée d'Italie se transforme en force de maintien de l'ordre, avec une préfiguration des problèmes que connaîtront les troupes françaises en Espagne, une décennie plus tard. Le fossé se creuse alors entre population italienne et militaires français, entre militants révolutionnaires et officiers.

Gilles Candela conclut sur l'aspect novateur d'une armée qui expérimenta diverses formes de guerre qui devaient se généraliser au XIX^e siècle et au delà.

Après cette présentation, M^{me} la Professeure Peyrard intervient. Elle évoque l'intérêt de cette thèse et de son sujet. En effet, l'armée d'Italie focalise, pendant la Révolution, notamment sous le Directoire, l'attention des républicains démocratiques. Elle a suscité les analyses des journalistes de l'époque, aussi bien en Provence qu'à Paris. Elle expérimente une guerre nouvelle (par la stratégie, son aspect « missionnaire ») et marque l'émergence de Napoléon Bonaparte. La thèse de G. Candela a le mérite d'analyser tous les aspects de la guerre, ainsi par la prosopographie des officiers, les faits militaires, les rapports entre les Français et les Italiens, avec les adhésions et les oppositions à l'occupation française, les rapports civils-militaires au sens large. Ce travail s'articule autour de trois grandes parties. La première évoque la naissance de l'armée républicaine, par une analyse du corps des officiers, l'action des représentants du peuple (1793-1795), le problème des violences, de la désertion et de la discipline. La deuxième partie démontre que l'armée d'Italie est bien un laboratoire de la guerre nouvelle, par le rôle de la propagande, la mobilisation de l'arrière... La dernière partie, enfin, s'interroge sur les mythes et les réalités de l'armée et de la guerre d'Italie, à partir de la logistique, de l'importance du maintien de l'ordre.

C. Peyrard souligne les grandes qualités d'érudition de cette thèse, malgré la présence de quelques scories ou une trop grande abondance du contenu de certaines

notes. La thèse a, en effet, le mérite de donner une généalogie de cette armée d'Italie, avant l'arrivée de Bonaparte. Elle dresse un bilan très évocateur du dense réseau d'hôpitaux de la plaine du Pô. Dans une armée où la propagande est un élément essentiel, la thèse revient sur cette question idéologique, entre les réalités du terrain et les discours. Elle montre que c'est l'empirisme, voire le pragmatisme qui conduit une propagande qui ne peut s'appuyer sur des bureaux d'esprit public, ici absents. Les aspects novateurs de la presse militaire apparaissent. Le fait que ce soient des patriotes italiens qui se chargent de cette propagande est d'autant plus intéressant que de tels exemples restent rares (même si l'on a pu observer un phénomène comparable pour l'Allemagne). Enfin, la thèse est une réflexion sur la mobilisation de l'arrière, tout en revenant sur des objets d'étude significatifs telle la légion des sans-culottes constituée par Fréron et Barras, et amorce une interrogation sur la place de Bonaparte.

Le deuxième intervenant, M. le Professeur M. Vovelle, rapporteur, pose le problème du plan choisi par G. Candela, en s'interrogeant sur la première partie, qui suscite quelques questions sur les choix opérés, au niveau chronologique. Il regrette que certains aspects soient négligés, telle l'expédition de Sardaigne. Mais il interroge surtout le candidat sur l'utilisation de certains concepts (petite guerre, guérilla...) qui seraient à expliciter. Est-ce que le vrai laboratoire de l'armée d'Italie est son action dans les montagnes ou ce qu'en fera ensuite Bonaparte, dans les plaines ? Cela amène la réflexion sur le problème le plus épineux du sujet, à savoir la place de Napoléon Bonaparte, à la fois hyper présent et paradoxalement assez absent de cette thèse.

Gilles Candela répond en soulignant son souhait d'étudier l'armée d'Italie en tant que telle sans se focaliser sur le seul Bonaparte. C'est l'armée, ses hommes, qui font les victoires. Quelles que soient les capacités des généraux en chef, ils ne peuvent que prendre en compte les réalités de l'outil dont ils disposent, telles les capacités peu manœuvrières de ces corps de troupes. Gilles Candela affirme avoir voulu dépasser la question du mythe napoléonien, très étudié, pour revenir à un aspect souvent négligé par les travaux historiques.

M. Vovelle reprend son rapport. Il regrette le manque de lisibilité de certains graphiques, des scories notamment à la fin de l'ouvrage, tout comme l'importance de notes peu personnelles, la rareté des cartes. Il estime que les rares incursions de la thèse dans l'histoire-bataille ne sont pas très heureuses, à cause justement d'une absence de cartes dans ces passages. Mais M. Vovelle termine en rappelant les apports importants de ce travail, ainsi les aspects de la mortalité dans les hôpitaux dont le réseau est extrêmement bien étudié. Il constate la bonne maîtrise de la bibliographie par l'impétrant, notamment de l'historiographie italienne, chose suffisamment rare pour être appréciée.

Le troisième intervenant, M. le Professeur Pomponi, rapporteur, relève la qualité et le dynamisme d'une recherche initiée dès un mémoire de maîtrise brillant. Il souligne que cette thèse répond aux souhaits de Jacques Godechot qui regrettaient que, malgré une floraison d'ouvrages sur la campagne d'Italie, il n'existait pas vraiment d'histoire de l'armée d'Italie au niveau économique, politique et social. Gilles Candela comble heureusement cette lacune. Plutôt qu'évoquer une énième fois Napoléon, cette thèse aborde d'autres voies. Elle conserve son fil directeur, par le

renouvellement de certaines questions en les abordant du point de vue de l'armée elle-même. Par exemple, il ne s'agit pas d'un nouveau texte sur les résistances à Napoléon, mais d'une étude sur les problèmes du maintien de l'ordre. Des analyses sont ainsi revisitées, ainsi à partir du journal de Ranza, sur l'action de Buonarroti, sur la diplomatie. Ce travail a peut-être abusé des notes. Mais ces notes font de la thèse un instrument de travail qui dénote une très bonne culture historique. Cela prouve l'important investissement intellectuel auquel cette thèse a donné lieu. Le mérite de ce travail est de mêler différents types de sources et d'ouvrages, de la bibliographie internationale aux recherches d'érudits. Le candidat a su exploiter les ressources locales pour les hisser au niveau d'une réflexion plus générale. M. Pomponi poursuit en abordant la question des volontaires nationaux. La thèse est une contribution à la question toujours ouverte sur l'image plus ou moins « noire » des volontaires du Midi par rapport à ceux du Nord de la France, ainsi que les particularités de certains bataillons, tels ceux de Corse. L'intervenant apprécie l'étude fouillée des officiers qui permet de reposer la question de l'épuration des nobles, tout comme le prosélytisme révolutionnaire de certains officiers de la petite noblesse qui ont vu dans la Révolution une ascension sociale. M. Pomponi rappelle le parcours de d'Anselme par exemple. Il interroge G. Candela sur la question de la lutte des factions avec lesquelles les personnages évoqués se trouvent liés. Il affirme que cette thèse apporte des éléments complémentaires aux travaux de M. Biard sur les représentants en mission. Il insiste sur le poids de ces représentants auprès des armées, et leurs rapports avec les généraux, à travers l'exemple des relations fluctuantes entre Saliceti et Bonaparte. Cette thèse est utile pour peindre les différences idéologiques entre les officiers et les soldats. À ce sujet, M. Pomponi demande à quel degré ces derniers sont touchés par la propagande, l'aspect « messianique » de discours officiels. Enfin, le poids des réalités décrites dans ce travail – problème de ravitaillement, exactions, désertions – constitue un contrepoint intéressant aux questions idéologiques. L'intervenant conclut en disant que cette thèse est importante et riche, par toutes les perspectives qu'elle ouvre.

G. Candela répond. Il précise certains points sur les officiers nobles. Il nuance l'attitude des volontaires nationaux, montrant le patriotisme ou la valeur de certains d'entre eux, tel Masséna. Quant à l'idéologie du soldat de base, de multiples éléments sont à prendre en considération (date de la levée d'homme, période considérée, origine des volontaires...). Il insiste sur l'expérience de représentants du peuple auprès des armées, dont certains avaient une expérience militaire, et une vision géopolitique plus large que bien des généraux.

Le quatrième intervenant, M^{me} la Professeure A.-M. Rao, affirme avoir beaucoup apprécié l'étude des aspects sociaux, politiques, culturels notamment symboliques dans cette thèse dont elle souligne l'intérêt. Ainsi, la transformation des uniformes résume bien des éléments de l'histoire de l'armée (la question de la distinction, la discipline, les rapports entre militaires et civils, volontaires et armée de ligne, mais également la question économique qui se retrouve avec l'armement, le ravitaillement...). Ce travail se place dans le renouveau de l'histoire militaire, mais sans le dissoudre justement dans le tout social et le tout militaire. A.-M. Rao revient sur la réputation « jacobine » de l'armée d'Italie, l'ambivalence entre l'image du combattant de la liberté et la réalité des violences. Elle insiste sur la guerre de propagande. Elle précise, en faisant appel à ses propres travaux, l'expression « promenade militaire » citée par G. Candela.

Elle rappelle que le thème de l'unification de la péninsule italienne est sous-jacent dans le discours de patriotes. Elle s'interroge également sur l'impact de la rhétorique utilisée, notamment les références à l'Antiquité. Elle se montre dubitative sur l'affirmation de la page 185 : « cette guerre de propagande, avant Thermidor, était une fin, et après un moyen ». Elle aurait souhaité d'autres nuances, ainsi à propos « d'un pays qui opposait une résistance acharnée » (page 54). Elle pense qu'il faut donner la chronologie de ces résistances afin de les distinguer les unes des autres, par exemple les oppositions suscitées par le roi de Sardaigne puis celles sur le territoire de Venise. Pour A.-M. Rao, le terme « résistance acharnée » ne serait adéquat qu'à partir de 1799. L'intervenante regrette aussi que la campagne d'Italie reste un peu en marge de la thèse. L'attention à l'armée laisse échapper le contexte politique et militaire mais aussi le rôle de Napoléon Bonaparte. A.-M. Rao aurait aimé également un approfondissement sur l'action des réseaux maçonniques. Elle pense que cela aurait mieux permis de comprendre les conflits entre « factions » et rapports entre certains personnages. Elle termine en disant tout l'intérêt qu'elle trouve à cette thèse, notamment pour son érudition.

G. Candela répond sur la rhétorique utilisée par les révolutionnaires, tels les patriotes italiens. Il estime que notre culture est sensiblement plus éloignée que les hommes du XVIII^e siècle de ces rappels à l'histoire antique. Notre jugement sur la propagande patriotique s'en ressent. Nous insistons sans doute, plus qu'il ne le faut, sur les difficultés d'une partie de la population à comprendre des références qu'elle côtoyait souvent, ainsi au théâtre. Il note aussi que l'histoire antique est parfois une source d'information pour les officiers français (pour connaître, par exemple, la géographie des espaces parcourus). L'utilisation du discours antique entre, enfin, dans la régénération engendrée par la Révolution, à partir du républicanisme ancien. À propos des violences de part et d'autre (militaires français, civils italiens), il rappelle combien les officiers français sont marqués par l'histoire des échecs français en Italie, les siècles passés. La péninsule inquiète, elle paraît capable d'engloutir l'armée républicaine. Sur la question des mutations de la propagande révolutionnaire entre l'avant et l'après Thermidor, Gilles Candela rappelle l'utilisation par Bonaparte des patriotes italiens, comment il les manipule puis les « lâche » ensuite. G. Candela regrette, lui aussi, le peu de place qu'il a pu consacrer aux réseaux maçonniques. Il s'agit effectivement d'un chantier à approfondir, avec davantage de temps. Quant à la violence des soldats, il insiste sur le fait que l'armée d'Italie connaît des pertes massives. Les soldats de « l'armée jacobine » sont remplacés très vite par d'autres éléments qui ont été confrontés à d'autres fronts (Vendée) ou qui viennent de corps d'armée moins politisés voire entachés de royalisme.

Le cinquième intervenant, M. le Professeur J.-P. Bertaud, président du jury, voit dans la question abordée une société militaire, un instrument et un acte de guerre. Il apprécie la prosopographie des officiers mais regrette que la thèse n'évoque pas l'origine des soldats, alors que G. Candela disposait d'instruments de travail qui l'auraient utilement renseigné. Il souligne l'importance de la question de l'amalgame, car il ne s'agit pas simplement d'un problème politique mais c'est aussi un problème technique, pour savoir quel est l'outil de guerre qui est forgé à l'issue de cette opération. La complexité de celle-ci (soit juxtaposition, fusion de certains corps...), donne des résultats tout à fait différents suivant la façon dont elle est mise en œuvre. Il rappelle qu'on ne peut juger de la capacité tactique des officiers à l'aune de leur ancien-

neté de service. Il est plus judicieux de considérer l'ancienneté du grade. L'intervenant interroge sur les sources utilisées pour présenter les officiers et sous-officiers : quels registres, quelle date ? Il reconnaît les difficultés pour connaître la mentalité des soldats, leur degré d'engagement révolutionnaire. Il demande si Gilles Candela n'a pas trouvé dans les archives des cérémonies civiques lors de l'amalgame, où les représentants en mission opéraient des gestes quasi-religieux pour insuffler aux soldats le patriotisme. Il interroge également le candidat sur la diffusion de la presse parmi les militaires. Il apprécie les passages sur la justice aux armées, même s'il aurait aimé des précisions sur la pénétration du patriotisme dans ces instances très intéressantes par leur composition (des civils, des militaires). Les paragraphes consacrés aux hôpitaux se sont révélés particulièrement riches pour J.-P. Bertaud. Le réseau hospitalier de l'armée d'Italie est d'autant plus intéressant que la thèse revient sur des idées reçues. En effet, les hôpitaux analysés ici ne sont pas les mouiroirs qui sont décrits pour d'autres régions. L'intervenant souligne que l'essentiel de la thèse concerne la société militaire. Pour J.-P. Bertaud, il n'y a pas d'ancienne ou de nouvelle histoire militaire. Cette société est tout à fait à part, car elle peut donner ou recevoir la mort, elle est tournée vers le combat, elle est au cœur de la guerre. Et cette guerre, il faut l'apprendre. Le président revient sur l'utilisation des concepts « petite guerre », « guerre de montagne ». Lorsque Napoléon arrive dans les plaines, il a un instrument pas très bon pour une guerre traditionnelle, mais bénéficie de soldats agissant en tirailleurs dont l'action est efficace pour énerver, désorganiser les troupes adverses avant le choc. La Convention a forgé une armée incomparable dont bénéficiera Bonaparte. J.-P. Bertaud fait part de sa satisfaction d'avoir lu une thèse qui revient sur certaines interprétations, car elle démontre le patriotisme de cette armée. Et le lecteur n'est pas insensible au sacrifice de ces soldats pour leur patrie, ni au message qui passe à travers ces « vieux papiers ». Le président du jury conclut sur une thèse qui est le fruit d'une recherche considérable. Il loue les véritables capacités de chercheur de G. Candela.

G. Candela répond que l'amalgame est, en effet, un problème technique majeur. Mais l'armée d'Italie est proche du front, ce qui explique les difficultés à faire des cérémonies d'amalgame. L'empirisme a prévalu dans une armée où certains bataillons nationaux avaient perdu l'essentiel de leurs effectifs, tandis que de nouvelles levées ne parviennent pas à destination, passant par des régions propices aux désertions. G. Candela évoque les problèmes de sources qu'il a rencontrés. Pour le profil des officiers, il a surtout utilisé la grande enquête de 1795. Il souligne qu'il a bénéficié de l'accès aux archives du Val de Grâce (dont les ressources sont très importantes et peu utilisées par les travaux historiques, en général, selon J.-P. Bertaud), et surtout, pour les Archives Nationales et le SHAT de Vincennes, d'une fréquentation assidue, grâce à la continuité de ses recherches depuis son mémoire de maîtrise, à une époque où certaines sources étaient d'accès difficile.

Après une brève délibération, le jury proclame M. Gilles Candela docteur en histoire, avec la mention Très Honorable et les félicitations.

Nathalie ALZAS